

IN MEMORIAM

UN DEUIL : HENRI DROUOT

J'ai très peu connu personnellement Henri Drouot. Il quittait la Faculté des Lettres de Dijon quand j'y vins remplacer en 1912 son maître Calmette. Je l'ai à peine entrevu, après la guerre de 14, en Alsace où il fit un bref passage. Et je ne l'ai plus revu pendant son stage dijonnais. Mais d'abord j'ai lu et apprécié sa thèse sur la Mayenne et la Bourgogne comme il convenait¹, une thèse qui, à trente ans de distance, témoignait sensiblement des mêmes soucis que la mienne et semblait lui répondre depuis l'autre rive de la Saône. Et puis, comment ne pas s'incliner, ici, devant l'animateur de ces *Annales de Bourgogne*, qui furent pendant des années, de toutes nos bonnes revues provinciales, la plus proche sans doute des *Annales (E.S.C.)*, la plus vivante et la plus agissante ? J'entends bien : Dijon était un milieu de choix, au temps où naquirent les *Annales de Bourgogne*, Mais les collaborateurs qui pouvaient s'y rencontrer, il fallait les rassembler, il fallait les grouper autour d'une revue dynamique sans être conquérante, sérieuse et solide dans ses articles comme dans ses comptes rendus et ses nouvelles. Et ce n'est pas là tâche facile. Combien de fois pour ma part n'ai-je pas pris connaissance, avec le plus vif intérêt, des avis exprimés par Henri Drouot sur tant de questions difficiles d'organisation du travail ? Il était bien rare que je me sentisse éloigné de ses solutions — et toujours je goûtais sa sagesse, sa raison, son audace sans fracas et sa simplicité. Puissent les *Annales de Bourgogne* ne pas trop souffrir de cette disparition : c'est un vœu auquel, j'en suis sûr, il se serait associé du meilleur de lui-même.

LUCIEN FEBVRE

1. Cf. mon compte rendu de 1939, *Annales d'Histoire Sociale*, t. XI, p. 190-193.